

Marie-Louise
RUSSO-DELATTE



L'humiliée

ML
RD
EDITIONS

Marie-Louise Russo-Delattre

L'HUMILIÉE

roman

**ML
RD**
EDITIONS

ISBN 978-2-9562152-1-9

Tous droits réservés, y compris de reproduction, de traduction,
d'adaptation, partielle ou totale, sous toutes ses formes
et pour tous pays

© *Marie-Louise Russo-Delattre*, 2018

A Thierry,
Mon seul et unique amour

*« Le véritable lieu de naissance est celui où l'on a porté
pour la première fois un coup d'œil intelligent sur soi-
même : mes premières patries ont été les livres. »*

MARGUERITE YOURCENAR
Mémoires d'Hadrien

I

ADELAÏDE

La dernière vision que Louis eut juste avant de sombrer dans ses rêves fut la pèlerine beige de sa mère qui avait failli se coincer dans la porte du garni alors qu'elle la refermait avec précaution. Chaussée de ses sabots, Adélaïde descendit tranquillement les quatre étages de l'escalier et entra dans la buanderie désaffectée afin d'y retirer sa brouette entreposée dans laquelle elle laissait en permanence sa planche, son carrosse et son battoir. Elle y déposa son panier où elle avait pris soin, avant de quitter sa modeste chambre, d'y mettre sa brosse à chiendent et son savon parfumé aux rhizomes d'iris qu'elle fabriquait elle-même avec du suif de bœuf et des cristaux de soude. Parvenue dans la rue, elle serra davantage sa pèlerine contre elle. En ce matin d'avril 1852, le jour n'était pas encore levé sur Sarlat et l'hu-

L'humiliée

midité fraîche de la rue de la Boétie lui picotait le torse.

Adélaïde était une belle femme distinguée malgré sa basse naissance. Mince et cependant musclée, d'une taille légèrement plus grande que celle des femmes de son époque, elle possédait, en dépit des ravages dus à ses nombreux labeurs et malheurs, une dignité innée qui la rendait tout à la fois forte et délicate. Elle faisait la joie de ces messieurs qui goûtaient au plaisir de la voir passer dans les rues, son lourd panier sous le bras ou poussant la brouette remplie de son fardeau de linge, tout comme elle provoquait, bien malgré elle, la jalousie de nombre de leurs épouses. Mais elle possédait ces qualités de courage et de soin qui rendent indispensable une lavandière et son caractère était doublé de valeurs si étrangères à tant de ses collègues qu'elle comptait parmi ses clientes une bonne quinzaine de dames bien nées. Elle était ponctuelle, discrète, souriante quels que soient le temps et l'événement, et, s'il lui arrivait de se plaindre, elle le regrettait aussitôt, attribuant son écart à une trop grande solitude.

Aussi, malgré l'envie qui parfois les dévorait lorsque Adélaïde paraissait, ces femmes de la société ne pouvaient-elles s'empêcher de lui donner de la tâche, secrètement admiratives des vertus que leur lavandière pratiquait. Elle leur en était reconnaissante car elle parvenait ainsi à vivre assez décentement dans une chambre en ville et son petit Louis n'avait jamais connu la faim ni le froid.

L'humiliée

Adélaïde était cependant consciente de sa beauté qui lui valait parfois bien des tourments tant de la part de la gente masculine que féminine. Son visage ovale et fin offrait au regard une peau blanche parsemée de quelques taches de rousseur discrètement voilées. Sous sa coiffe, on devinait, par quelques mèches qui s'en échappaient, une longue chevelure blonde dorée qu'elle préférait, par décence, retenir invisible. En effet, elle possédait cette réserve instinctive qui faisait d'elle un modèle de modestie. Malgré les regards inquisiteurs ou les remarques à peine déguisées de ces messieurs, elle n'avait jamais répondu à ce genre de sollicitations et ne s'était jamais servi de ses attraits. En femme réfléchie, honnête et fidèle au sens du mérite, elle comprenait non seulement que son physique avantageux n'était pas de son fait personnel, le considérant comme un don du Ciel, mais elle savait également que satisfaire le désir des hommes était le plus sûr moyen de se perdre. Pour lors, vêtue de sa foi et de son courage, elle regardait la vie et les créatures qui la peuplaient avec des yeux d'un vert bleu splendide mais cependant dénués de toute ambiguïté.

Le seul défaut qu'on lui connaissait consistait en une sorte d'avidité pour la solitude. Elle se complaisait infiniment à se retirer dans sa petite chambre sous les combles pour y rêver ou méditer, ou bien elle goûtait la promenade seule avec elle-même dans la campagne, mue soudain par un désir de liberté. Elle donnait l'impression que le monde entier était dédaignable et qu'il ne valait pas une heure de sa compagnie.

L'humiliée

Ce travers, qui en était un d'apparence uniquement puisqu'elle était capable d'une réelle empathie, apte à ressentir les affres de ses semblables, provenait de sa terrible souffrance laissée par la perte de son époux. Insidieusement, elle s'était refermée à la vie et aux plaisirs qu'elle pouvait offrir. Le cercueil de Jean avait été cloué en même temps que son avenir. Elle ne vivait que pour le bien-être de son fils et pour lui assurer un futur meilleur que le sien. Ses peines dont elle s'habillait en permanence lui importaient peu.

Cependant, comme tout être humain, Adélaïde possédait les défauts de ses qualités. Mais elle avait appris à faire taire et à dissimuler aux yeux de tous un des traits de son caractère qui pouvait s'apparenter à une faiblesse d'envergure. Elle pensait même avoir réussi à la dominer. Mais ne manquait que l'occasion pour que la bête se redéploie dans toute sa splendeur et sa férocité. Sa tare qu'elle détestait autant qu'elle en était fière consistait en un sang-froid démesuré, doublé d'une puissance exceptionnelle, pour mettre en œuvre une vengeance méritée. Elle ne pardonnait jamais et lorsqu'elle estimait avoir été profondément et injustement offensée, son empathie première faisait place à une répulsion instinctive et meurtrière, sans pour autant aller jusqu'au crime. Néanmoins, sa pugnacité ressemblait étrangement au geste des hommes du siècle passé qui, pour réparer une offense, jetaient le gant à leur ennemi et le provoquaient en duel. Adélaïde bannissait alors à vie la personne concernée et ne

L'humiliée

parvenait plus à tendre une main bienfaitrice si elle était réclamée.

Pire, par deux fois déjà, elle n'avait pas hésité à commettre un acte dommageable envers l'offenseur. Âgée seulement de quinze ans, lorsqu'elle apprit qu'une femme avait vociféré des injures concernant sa pauvre mère décédée, la colère lui avait mangé le cœur. Froidement, elle avait alors, sur le chemin de cette femme, placé une branche retenue un instant à un arbre qu'elle avait, lors de son passage, violemment projetée sur le visage de la malheureuse, la défigurant à vie. La seconde fois, Adélaïde avait grandi et sa vengeance avec. En septembre d'une certaine année, son époux avait été injustement privé d'une partie de son salaire des moissons. Silencieusement la semaine suivante, elle s'était faufilée jusqu'au hangar le plus éloigné des autres et y avait mis le feu. La perte qu'avait subie le propriétaire l'obligea à décommander son voyage à Bergerac où il espérait trouver épouse.

Telle était Adélaïde. Elle ne supportait ni l'injustice, ni la malhonnêteté, ni la paresse, la médiocrité ne faisant pas partie de son système de valeurs. Sa sincérité s'appliquait dans tous les domaines y compris dans son refus de considérer quelqu'un comme aimable ou fréquentable lorsqu'elle le savait dénué des qualités qu'elle jugeait essentielles. Sa droiture approchait de l'extrême à un point tel qu'elle estimait pouvoir s'accorder réparation pour un affront subi. En dehors de cet aspect intransigeant de sa personne que certains

L'humiliée

qualifieraient d'intolérant, Adélaïde possédait un caractère qui confinait presque à la perfection morale et humaine.

C'est du moins ce qu'elle croyait. Car ayant toujours vécu à l'ombre de la maison paternelle puis celle maritale, parmi leurs rites, prescriptions et règles diverses et naturelles, elle n'avait jamais pu jusqu'alors se confronter réellement à elle-même. Totalement libre depuis la mort de son époux et indépendante de toute contrainte si ce n'est celles qu'elle s'imposait, elle continuait cependant à éviter la fréquentation d'autrui sauf en ce qui concernait parfois de menus bavardages sans conséquence. Recluse, elle allait pourtant bientôt connaître des situations qui la dépasseraient et lui révéleraient une tout autre personne.

Poussant sa brouette, elle obliqua à gauche en direction de l'hôtel de Plamon et croisa des femmes affairées qui se rendaient sur le lieu de leurs différentes tâches. L'une d'elles, la mère Soignac, était la cousine d'une femme de chambre qui officiait chez un avocat de Bergerac. Elle travaillait dans une des quatre fabriques d'huile de noix et ne ménageait pas sa peine pour faire vivre ses trois enfants privés de père.

Adélaïde s'entendait assez bien avec elle car c'était une femme honnête et laborieuse en dépit de son amour quelque peu immodéré pour la liqueur de noix qu'elle n'avait aucun mal à se procurer à l'usine où elle passait douze heures par jour. Elle ne prêtait jamais le flan aux ragots et

L'humiliée

c'est pourquoi Adélaïde s'arrêtait volontiers pour causer un petit moment avec elle.

Elles s'enquirent tour à tour de leur santé et de leur progéniture et c'est ainsi qu'Adélaïde lui confia son inquiétude à propos de Louis qu'elle sentait lointain et triste depuis quelque temps mais dont elle ne parvenait pas à en connaître la raison tellement son fils était secret. La mère Soignac se voulut rassurante. Elle appréciait la lavandière et ne désirait pas la laisser repartir sans une parole de réconfort, ce dont celle-ci lui fut reconnaissante. Puis la conversation changea de sujet et les deux mères discutèrent à propos de la situation de la capitale. Adélaïde apprit donc à son amie que le prince-président, autrement dit Louis Napoléon Bonaparte, venait d'émettre des décrets surveillant les républicains afin de les exiler chez les maures sans omettre, dans le même temps, de rétablir les titres de noblesse. Ainsi, les personnes de la noblesse qui l'étaient soit par naissance soit par le don de Napoléon 1er qui avait accordé nombre de titres à des militaires exemplaires, s'étaient vues pouvoir reprendre la dignité qui leur appartenait et se faire de nouveau appeler duc, comte, etc. sans craindre quelques représailles.

Se voulant prévenante et afin que la mère Soignac comprît, Adélaïde poursuivit en formulant un cas concret : « Tu te souviens de la Comtesse d'Issigeac qui se faisait appeler encore tout récemment Madame Issigeac parce qu'elle craignait pour sa vie ? Eh bien, c'est grâce à ce décret,

L'humiliée

à cette loi qu'elle a pu retrouver son véritable nom et son véritable rang. Je suis très contente pour elle car c'est une grande dame qui le mérite. Elle est très bonne avec tout le monde et particulièrement avec moi, renchérit la lavandière

— Oh ça tu peux le dire que c'est une grande dame. Pas fière à nous regarder par au-dessus comme l'autre Pélusac qui se pavane comme si c'était la reine ! reprit la mère Soignac avec dégoût. Oh mais j'entends sonner la demie. Vite, je te laisse et je cours. J'aime pas être en retard. Allez, à la revoyure ! », cria-t-elle en s'éloignant au pas de course pendant que son amie lui répondait par un signe de main qu'elle ne voyait déjà plus.

En la quittant, Adélaïde se rendit au magnifique hôtel Plamon, symbole vivant de la prospérité d'une famille, enorgueillissant leur demeure d'un ajout d'étage à chaque siècle. Elle ne pouvait s'empêcher de lever très souvent les yeux sur cette architecture toute particulière qui avait su réunir avec harmonie du gothique, du gothique flamboyant ainsi que de la renaissance au tout dernier étage, unité forte d'une noblesse par mariage qui avait perpétué le savoir-faire et la dignité dans le labeur. Elle frappa au heurtoir et se fit introduire dans le garnier afin de récupérer le petit linge de Madame de Tapinois de Beton. Légèrement chargée cette fois-ci, Adélaïde partit en poussant sa brouette au lavoir. Elle aimait assez ce linge tout de dentelles raffinées et de satin soyeux. Cela la changeait des pièces de drap et du linge de maison pour lequel les étapes étaient

L'humiliée

longues, fastidieuses, épuisantes. Il lui fallait faire bouillir sa lessive, frotter fort et longtemps, le lin ou le chanvre rendu démesurément lourd par l'eau infiltrée. Elle rentrait alors le corps et l'esprit courbatus, éreintée et fatiguée de ce labeur pénible et fruste, les mains rêches et rouges, et elle savait que toute la nuit durant elle devrait s'accommoder de cette douleur lancinante qui coupait sa chair à la naissance du dos.

Le lavoir, alimenté par un petit ru issu de la Cuze, était à l'autre bout de la ville, loin de l'agitation et des bruits de la ville. S'il n'y avait eu le comportement vulgaire et odieux de ces lavandières qui, par leurs cris, leurs rires gras, leurs jacassements incessants et médisants, rompaient l'enchantement du bruissement de l'eau, ce lieu aurait pu être agréable. Il était propre, grand, abrité par un toit d'ardoises et possédait une large cheminée servant à faire chauffer l'eau des chaudrons pour la lessive des grosses pièces. Adélaïde avait sa place habituelle que nulle femme ne lui prenait. Elle était bien considérée car elle ne faisait jamais d'histoires. On la respectait pour son ardeur et son courage au travail ainsi que pour l'éducation qu'elle donnait à son fils qui avait su ne pas devenir un vaurien. Certaines la craignaient même car, face à elle, elles se sentaient confusément jugées par elle qui ne participait jamais à leurs conversations dépourvues d'intérêt.

A son emplacement, Adélaïde avait conçu une astuce qui lui épargnait le mal aux genoux traditionnel. Elle avait amené de la terre meuble

L'humiliée

qu'elle avait formée en un petit monticule qu'elle remodelait à chaque arrivée et sur lequel elle posait son carrosse. Elle n'en garnissait pas l'intérieur avec de la paille comme le faisaient ses compagnes. Elle s'était procurée du linge et avait assoupli le lin en le battant de nombreuses fois. Puis elle avait cousu deux genouillères qu'elle avait au préalable garnies de duvets d'oie ramassés consciencieusement chez la fermière à la sortie de la ville. Elle posait alors celles-ci dans son carrosse et quand elle lavait le linge, ses genoux confortablement installés sur ce linge rembourré, elle ne ressentait pas de douleur. La terre meuble sous son poids oscillait au gré de ses mouvements et amortissait les lourds coups répétitifs donnés avec son battoir.

Le matin, lorsqu'elle s'habillait, Adélaïde disposait déjà ses accessoires sur ses genoux et les maintenait avec une bande de chanvre qu'elle nouait aux extrémités. Sous son jupon, sa jupe et son tablier, nul ne percevait les deux petites coques si bien pensées. Discrète et pudique, elle mettait un soin particulier à n'en jamais montrer la rondeur ni à en émettre la moindre allusion. Plus que cela, elle n'avait jamais pu se résoudre à divulguer son astuce. En honnête femme, elle ne portait pas ses compagnes en haute estime, elles qui juraient toute la journée et qui ne pouvaient s'empêcher de nuire à tout le monde. Elles déformaient les propos, inventaient des situations, défaisaient des réputations. Sans vergogne, elles se plaignaient à qui mieux mieux de leur mari, de leurs enfants, du temps, de tout ce que la vie ne

L'humiliée

leur avait pas apporté.

Adélaïde avait pourtant eu, comme toutes ses compagnes d'infortune, son lot d'adversité. Dès son enfance, la vie n'avait pas favorisé son chemin. Seconde d'une fratrie de cinq filles, elle avait vu avec un immense chagrin sa mère mourir en couches. Alors qu'elle n'était âgée que de dix ans seulement, elle avait dû prendre soin de ses trois autres sœurs plus jeunes qu'elle, son aînée s'étant placée comme fille de ferme et son père travaillant du matin au soir pour assurer la survie de sa famille. Lorsqu'à seize ans, par un soir étoilé au bal de la St Jean, son cœur s'enflamma pour celui qui deviendrait le père de son petit Louis, elle sut qu'elle devrait attendre de longues années avant qu'elle ne fût totalement libre de s'unir à lui. L'abnégation et la patience, elle les connaissait intimement pour avoir frayé avec elles chaque jour depuis si longtemps. Quant au dur labeur, il constituait sa nourriture quotidienne. Rien ne lui faisait peur. Rien ne la faisait renoncer. Même la mort qu'elle avait pourtant rencontrée très tôt n'avait eu raison d'elle. Lorsqu'elle avait une idée en tête, elle s'y accrochait de toutes les forces de son âme et se rapprochait chaque jour davantage de son idéal.

Dès lors, elle ne pouvait compatir aux incessants bavardages de ses collègues. Certes, Adélaïde entendait leurs souffrances et la plupart du temps, l'empathie bienveillante qu'elle éprouvait lui serrait le cœur. Parfois même, elle se faisait violence pour ne pas succomber aux sanglots qui

L'humiliée

perçaient dans leurs voix. Mais sa conscience, éduquée depuis son enfance, giflait alors ses émotions et la faisait se réveiller. Elle se refusait à endosser une part de responsabilité et de douleur car elle s'était depuis longtemps aperçue que les lavandières ne tentaient rien pour améliorer leur condition, se contentant de se lamenter ou pis, de simuler des larmes et s'inventer des malheurs afin de parvenir à leurs fins. Elle ne connaissait que trop leur propension à l'avarice, à l'agressivité, à l'envie. La dignité, la noblesse de cœur et la sincérité leur étaient totalement étrangères. Et c'est pourquoi Adélaïde ne commerçait avec aucune d'entre elles, vivant irrémédiablement à l'opposé de leur conception des choses. Elle s'était rapidement fait une raison et préférait de loin cette solitude affreuse et ce vide terrible engendré par l'incompréhension, que de transiger avec des femmes avec lesquelles des compromis incessants auraient été nécessaires.

Frottant le col de dentelles de Madame de Tapinois de Beton, Adélaïde eut soudain besoin d'extirper son cœur de cet informe fatras dans lequel elle se trouvait. Elle se prit à rêver. Son regard se porta sur le pré qui jouxtait le lavoir, ce large pré qui servait à essarder le linge, à l'étendre pour qu'il sèche au soleil et au vent, ce vent de début de printemps qui rafraîchissait sa joue. Sa mémoire se fit sélective et ses souvenirs beaux. Elle se revit, marchant sur le chemin pour aller cueillir des quetsches, tenant le bras de son Jean, emplie d'un bonheur de vivre par la simple joie de contempler le visage buriné mais souriant

L'humiliée

de cet homme qui ne s'était pas laissé aller aux gestes communs de ses pairs, cet homme loyal et intègre, cet homme qui avait su l'aimer pour ce qu'elle était, symbole d'une femme et d'une mère réunies, ce père qui aurait voulu par-dessus tout protéger son fils de toutes les vicissitudes de la vie, cette vie qui allait bientôt mordre le cœur d'Adélaïde d'une misérable manière.